

Sisyphé

> **Je suis une réalité mécanique**

Enregistrements 9, 10, 13, 22, 23, 24, 25, 26, III, IV.

> **Transporter une caméra**

Réapprendre un torrent

Salir sa moquette

Descendre la lune

Renverser les racines

> **La petite bibliothèque**

Sur le chemin des glaces

Le baron perché

Tout est bien connu. Sisyphe pousse un rocher vers la cime d'une montagne. La cime atteinte, le rocher retombe, dévalant la pente, Sisyphe redescend, récupère son rocher, le pousse de nouveau. Sisyphe tourne en rond mais ne se mord peut-être pas la queue pour autant.

Au gré des ascensions et des descentes inexorables, la pierre s'use sur les flancs de la montagne ou, comme une avalanche, se renforce de la montagne elle-même. Sisyphe s'use et se renforce lui aussi. Enrichissant les versants d'éclats de la roche, il finira peut-être par emporter sur les crêtes un gravier au creux de ses paumes cornées. Ou bien la pierre ponçant et avalant la montagne, il poussera un roc colossal sur la pente mourante d'une colline, d'une butte, finalement d'une plaine, du bout des doigts.

Du bout des doigts, je peux saisir un stylo et faire rouler sa bille comme les héros mythologiques poussent leurs rochers. Au creux des paumes, je peux serrer un crayon et le tailler jour après jour, le long des millénaires qui taillent les montagnes. Dessiner est l'érosion qui en découle, le moyen de s'accrocher au temps, d'avancer dans le même sens que lui, pour faire vieillir les reliefs et qu'ils renaissent ensuite, encore, autrement. Autre part. Le dessin est un monde en marche et l'écriture de cette marche.

Un crayon arpente la surface d'une feuille de papier. Du poids exercé par la main, du mouvement que dessine le poignet, la mine arrache quelques fibres, l'humidité de la peau en détend d'autres et le papier se courbe imperceptiblement. C'est une

réalité primitive qui se forme et progresse dans l'évidence d'un contact. Le réel déferle sur ma feuille, dessine par-dessus le crayon et déborde mes intentions. Pour ne pas se résigner, il faut faire de cette contrainte un choix important : le monde me dépasse et c'est simplement une autre orientation, un dessin différent. L'accepter nous tire paradoxalement vers nous-mêmes.

Sisyphe a fait beaucoup d'allers-retours le long des versants, il s'est croisé souvent avant de se retrouver, de s'approcher de lui-même. La montagne, écrasée sous le roc, engloutie en lui, est devenue dos-d'âne puis nid-de-poule et accueille finalement la pierre dans sa propre empreinte. Ou bien la pierre s'est dispersée jusqu'à poussière et habille les flancs du relief au sommet duquel Sisyphe attend désormais, mains dans les poches. Libéré de son supplice, au pied d'un rocher gigantesque ou sur une cime escarpée, dans l'impossibilité d'agir, d'interagir. Impuissant, désarmé face au plus rien.

Il y a sans doute beaucoup à gagner à se définir en tant que contact parce que les choses s'affirment dans leurs interactions. Tout comme la mine du crayon courbe mes feuilles, la physique de quelques phénomènes met fin au calvaire de Sisyphe. Elle le fait évoluer, lui donne une direction. Empêché de tourner à vide, le calvaire chemine vers son terme et l'atteint précisément. Le vide - l'interaction impossible, enfuie. Au travail sans but se substitue l'attente. L'attente de l'attente. Le supplice de Sisyphe achevé, commence son drame.

Sauver Sisyphe, c'est alors imaginer quelque chose de beau. C'est imbriquer dans le monde une seconde éternité. Que Sisyphe devienne Pénélope. La pierre usée le jour, il faut le soir la renforcer. Redresser la montagne dénudée. Ce que Sisyphe érode, il doit ensuite le lithifier. L'éternité est un temps hors-sol à contrarier, un terrain trop vaste pour ne pas y déployer ses propres règles. Face au temps qui ne s'arrête plus, prendre en charge le monde et sa poussière ; faire de la poussière un monde. Détruire puis réparer, devenir une force géodynamique. Que les mouvements de la Terre se transforment en un geste précis porté par l'insolence de devancer le temps. Le déborder. Percer comme la pointe d'une montagne.

Guillaume Barborini, octobre 2013 / novembre 2016

Ce texte était proposé en 2013 pour le *Prix d'art Robert Schuman*, à la K4 Galerie, Saarbrücken. En 2014 pour l'exposition *And what about the ocean ?*, au Musée du pays de Sarrebourg. Il a été complété en 2016 pour l'exposition *Profondeur des échelles, glissement sous le chant du monde*, pour XS plus - espace d'art contemporain mobile.